

COMPTE-RENDU, Concert. PARIS, TCE, le 5 fév. 2020. Récital SCHUBERT. A LALOUM, piano. □



COMPTE-RENDU, Concert. PARIS, TCE, le 5 fév. 2020. Récital SCHUBERT. A LALOUM, piano. Adam Laloum, longue silhouette fragile avec son allure de statue de Giacometti, se glisse vers le piano sur la large scène du Théâtre des Champs Élysées dans une lumière tamisée avec derrière lui l'or chaud du rideau de scène. Il ne faut pas se fier à la vue car la

puissance du pianiste n'est pas un vain mot quand on pense au programme titanesque qui attend le jeune musicien trentenaire. En effet les trois dernières sonates de Schubert dans un programme de plus de deux heures mettent à nue l'interprète. D'autres pianistes s'y sont risqués, techniquement impeccables mais malhabiles à tenir sur toute la longueur, la richesse des images de Schubert, son besoin d'émotions perpétuellement changeantes et une capacité à tenir en haleine le public sur un temps si long.

Adam Laloum : immense schubertien

Adam Laloum ce soir a gravi plusieurs marches, non seulement celle de la qualité pianistique d'un jeu résistant mais

surtout celle d'un interprète d'une poésie rare et d'une profondeur insondable. La sonate **D. 958**, je l'avais déjà entendue sous ses doigts à La Roque d'Anthéron en 2017. L'évolution de son interprétation dans ce vaste cycle va vers davantage de contrastes et des nuances plus subtiles encore. Les grands emportements sont maîtrisés et la fantasmagorie par moment inquiétante n'est pas tragique ; l'humour pointe son nez dans le scherzo et surtout dans le final qui malgré sa longueur passe trop vite dans un étourdissement délicieux. Ainsi la sonate en do mineur ouvre déjà un pan entier de romantisme, passant de la violence à la tendresse la plus émue.

Mais c'est dans la **D.959** que le musicien avance encore vers davantage d'émotions. Cette extraordinaire capacité à habiter les silences, émeut ; il ose varier des tempi mouvants comme la vie. À Piano aux Jacobins 2019, le pianiste avait déjà joué cette sonate avec des qualités rares, l'évolution est pourtant là et il se rapproche encore davantage de Schubert. Un Schubert qui, à deux mois de sa mort ose une partition de près d'une heure, y dit tout son amour de la vie comme ses angoisses face à la faucheuse. Mais d'une manière que seule Mozart savait, avec une élégance et une politesse d'âme d'enfant. La légèreté des doigts de la main droite d'Adam Laloum évoque des papillons pour la grâce et un colibri pour la précision. Les contrastes sont saisissants et les phrasés, amples, plein de profondeur. Le voyage musical est amical, généreux, enthousiasmant. Le deuxième mouvement si extraordinaire devient une ode à la joie de vivre consciente de sa fragilité et menacée par la sauvagerie du moment central. La reprise en est encore plus émouvante dans des nuances toujours plus subtiles. J'avais évoqué le chant pianissimo ineffable de la regrettée Montserrat Caballé avec son extraordinaire plénitude de timbre et c'est à nouveau ce qui m'a ravi. Un chant éploré mais toujours élégant dans une concentration de timbre rare.

Par rapport au Cloître des Jacobins, il ose dans l'acoustique plus vaste du Théâtre des Champs Elysées, des nuances piano

encore plus ténues, provoquant chez le public une écoute totale, un silence rare et probablement beaucoup de souffles retenus. L'avancée à travers les paysages de Schubert semble d'une ouverture constante vers des horizons nouveaux et une variété d'états d'âme infinis. On retrouve les qualités des plus grands interprètes de Schubert.

Remémoration consciente du temps de l'enfance...

La troisième sonate, la **D.960** encore plus longue, demande un renouvellement du propos qu'Adam Laloum organise avec une grande intelligence. Le voyage ouvre d'autres espaces, les couleurs sont plus riches ; l'harmonie va vers les contrées du futur. La puissance du jeu d'Adam Laloum est de tenir ainsi la public en haleine, de lui révéler Schubert avec un sentiment de proximité rarissime. La puissance pianistique n'étant qu'un moyen, pas un but. Cette émotion au bord des larmes, cet amour de la vie et cette remémoration consciente du temps de l'enfance si caractéristique des grands poètes sont de la pure magie. Le pari fou de jouer ainsi les trois dernières sonates de Schubert est gagné haut la main par Adam Laloum, Primus inter pares au firmament des interprètes de Schubert. Un Grand concert dans un cadre prestigieux a révélé de manière incontestable la maturité artistique d'Adam Laloum. Son dernier CD est dédié à Schubert. Il est de toute beauté avec la D.894 et la D. 958. Toutes ses qualités sont là mais l'émotion du concert, cette capacité à capter l'attention du public, rajoute à la beauté de l'interprétation. Espérons qu'il enregistrera les deux dernières sonates de Schubert avec son nouveau Label car vraiment, il s'agit d'un immense interprète de Schubert que le monde entier doit saluer.

COMPTE-RENDU, critique concert. Paris Théâtre des Champs Elysées, le 5 février 2020. Récital Frantz Schubert (1797-1828) : Sonates pour piano n° 21 en ut mineur D.958, n° 22 en la majeur D.959, n° 23 en si bémol majeur D. 960. Adam Laloum, piano.

COMPTE-RENDU, concert. Festival Piano aux Jacobins. Cloître, le 19 septembre 2019. BEETHOVEN. SCHUMANN. SCHUBERT. A. LALOUM.

COMPTE-RENDU, concert. Festival Piano aux Jacobins. Cloître, le 19 septembre 2019. BEETHOVEN. SCHUMANN. SCHUBERT. A. LALOUM. Pour ce 40ème festival de Piano aux Jacobins les grands pianistes se succèdent à un rythme soutenu et même en choisissant avec soin, la splendeur continuellement renouvelée, (cf. nos quatre compte rendus JACOBINS 2019 précédents), semble un miracle de stabilité dans notre monde en folie : une différente sorte d'excellence chaque soir ! De telles soirées aident à supporter les journées ...

Adam Laloum aux Jacobins...

poète sensible habité par la musique.



Adam Laloum est peut-être parmi ces immenses pianistes celui qui se tient à une place à part, celle du cœur. Du moins pour moi ce concert l'aura été. Je connais bien la musicalité fine de ce pianiste depuis bientôt dix ans et je sais comment chaque fois j'en suis émerveillé. Que ce soit en soliste, en chambriste, en concertiste. Le récent festival de Lagrasse le montre en délicat chambriste, son récent concert de concertos de Mozart à la Roque

d'Anthéron en a ébloui plus d'un par sa musicalité mozartienne épanouie, (concert à la réécoute sur France Musique). Ce soir dans l'auguste Cloître des Jacobins après tant de somptueux artistes, Adam Laloum a offert un concert parfaitement construit, dans un répertoire qui lui convient à la perfection. Ce concert est frère de [celui de Silvacane en 2017, \(voir notre compte rendu\) entre Beethoven et Schubert.](#)

La Sonate n° 28 de Beethoven est une grande sonate, une œuvre de la maturité de toute beauté. Le grand final en forme de fugue est une véritable apothéose. Adam Laloum en domine parfaitement toutes les fulgurances en rajoutant une qualité de nuances et de couleurs d'une infinie variété. Le Beethoven de Laloum a toujours la primauté du sens sans rien lâcher sur la forme. Il cisèle chaque phrase et l'enchâsse dans le mouvement puis dans la sonate entière. Cette conscience de la structure sur tous ces niveaux, la lisibilité qu'il apporte au public, sont des qualités bien rares. À présent la pâte sonore d'Adam Laloum a gagné en richesse. La beauté des sons surtout l'ambitus sont proprement incroyables. La rondeur des graves, leur puissance sans aucune violence font penser à l'orgue.

Après cet hommage au véritable père de la Sonate pour piano, **la Grande Humoresque de Schumann** ouvre un pan entier au romantisme le plus sublime. Le début dans une nuance piano aérienne nous fait entrer dans la magnifique vie imaginaire de Schumann. Le bonheur, la paix puis la fougue, la passion malheureuse. Pièce rarement jouée en concert, elle met en valeur les extraordinaires qualités d'Adam Laloum. Il en avait déjà offert une belle version au disque mais ce soir l'évolution de l'interprétation est majeure. Capable de nous livrer et la structure quadripartite de l'oeuvre et sa fantaisie débridée nécessitant beaucoup d'invention dans le jeu pianistique. Les partis pris du jeune musicien tombent chaque fois à propos avec une beauté à couper le souffle. Un vrai engagement d'interprète et une virtuosité totalement maîtrisée rendent l'instant sublime.

Mais ce qui va véritablement faire chavirer le public est son interprétation unique de l'avant dernière sonate de **Schubert**. La **D.959** est jouée avec une fougue et une tendresse incroyables. Schubert, qui dans le deuxième mouvement chante le bonheur à portée de main mais qui s'enfuit, trouve dans le jeu d'Adam Laloum ... une deuxième vie. Les nuances sont subtilement dosées et le cantabile se déploie comme le faisait Montserrat Caballe avec ses phrases de pianissimi sublimes dans Bellini et Donizetti. Car les pianissimi sont d'une couleur suave certes mais surtout d'une plénitude incroyable. Jamais de dureté ni d'acidité. Toujours une onctuosité belcantiste. Ce deuxième mouvement Andantino, l'un des plus beaux de Schubert, avec sa terrible tempête centrale, est un pur moment de magie sous les mains si expertes d'Adam Laloum. Le Scherzo nous entraîne dans quelques danses qui deviennent véritablement fougueuses et heureuses à force de tourner sur elles même dans des variations que l'on aimerait perpétuelles tant elles sont belles. Le long rondo final n'est que tourbillon de gaieté et d'envie de vivre. Tout coule, avance ; les nuances pleinement assumées, les phrasés variés à l'envie en font une vraie musique du bonheur que quelques modulations

assombrissent un court instant. Le bonheur de Schubert est aussi vaste que sa mélancolie. **Aujourd'hui, Adam Laloum est probablement le plus émouvant interprète de Schubert.** Un vrai compagnon d'âme du Frantz Schubert que ses amis aimaient tant lors des schubertiades. Dans les rappels du public qui se terminent en standing ovation il revient à Schubert. Un vrai bonheur partagé !

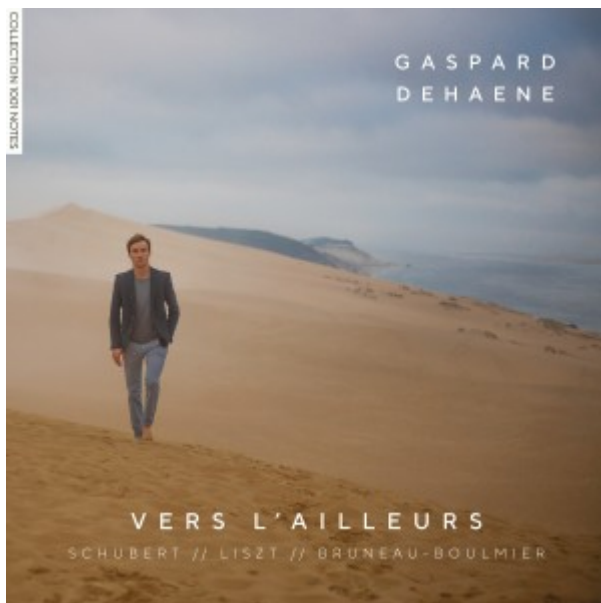
Compte-rendu concert. Toulouse. 40ème Festival Piano aux Jacobins. Cloître des Jacobins, le 19 septembre 2019. Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate n°28 en la bémol majeur, Op.101 ; Robert Schumann (1810-1856) : Grande Humoresque en si bémol majeur ; Frantz Schubert (1797-1828) : Sonate n°22 en la majeur, D.959 ; Adam Laloum, piano. Photo : © Harald-Hoffmann

LIRE aussi

[Compte rendu concert. 37 ième Festival de la Roque d'Anthéron. Abbaye de Silvacane. Le 14 août 2017. Beethoven. Schubert. Adam Laloum](#)

<https://www.classiquenews.com/compte-rendu-concert-37eme-festival-de-la-roque-dantheron-abbaye-de-silvacanele-14-aout-2017-beethoven-schubert-adam-laloum/>

CD, critique. VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018)



CD, critique. VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018). **ITINERANCES POETIQUES...** Le pianiste Gaspard Dehaene confirme une sensibilité à part ; riche de filiations intimes. C'est un geste explorateur, qui ose des passerelles enivrantes entre Schubert, Liszt et la pièce

contemporaine de Rodolphe Bruneau-Boulmier. Ce 2^e cd est une belle réussite. Après son premier (Fantaisie – également édité par 1001 Notes), le pianiste français récidive dans la poésie et l'originalité. Il aime prendre son temps ; un temps intérieur pour concevoir chaque programme ; pour mesurer aussi dans quelle mesure chaque pièce choisie signifie autant que les autres, dans une continuité qui fait sens. La cohérence poétique de ce second cd éblouit immédiatement par sa justesse, sa sobre profondeur et dans l'éloquence du clavier maîtrisé, sa souple élégance. Les filiations inspirent son jeu allusif : la première relie ainsi Schubert célébré par Liszt. La seconde engage le pianiste lui-même dans le sillon qui le mène à son grand père, Henri Queffélec, écrivain de la mer, et

figure inspirant ce cheminement entre terre et mer, « vers l'Ailleurs ». En somme, c'est le songe mobile de Schubert, – le wanderer / voyageur, dont l'errance est comme régénérée et superbement réinvestis, sous des doigts complices et fraternels.

VERS L'AILLEURS

Les itinérances poétiques de Gaspard Dehaene... 2è cd magistral



Les escales jalonnent un voyage personnel dont l'aboutissement / accomplissement est la sublime **Sonate D 959 en la majeur de Franz Schubert** (avant dernier opus daté de sept 1828). Au terme de la traversée, les champs parcourus, éprouvés enrichissent encore l'exquise mélancolie et la tendresse chantante du dernier Schubert.

Les deux premiers épisodes démontrent le soin et l'affinité de Liszt pour son devancier Schubert. Le premier a réalisé les arrangements des morceaux pour piano. Grave et lumineux, « **Aufenthalt** » ouvre le programme et amorce le voyage. C'est une gravité comme exaltée mais digne dans ses emportements que le pianiste exprime ; avec une respiration idéale, un naturel sobre et même élégant, Gaspard Dehaene exprime la force et la puissance, l'ivresse intérieure d'une partition qui saisit par son tragique intime. D'une carrure presque égale, « **Auf dem wasser zu singen** » fait surgir au cœur d'un vortex allant, la langueur et la mélancolie d'un Schubert enivré, au lyrisme éperdu. L'énonciation du pianiste se fait fraternelle et tendre ; il transmet un chant éperdu qui est appel au renoncement et déchirante nostalgie. L'acuité du jeu, souligne dans les passages harmoniques, d'un ton à l'autre, la douceur du fluc musical à la fois entêtant et aussi salvateur ; à chaque variation, correspond un éclat distinct, une facette caractérisée que le pianiste sûr, inscrit dans une tempête intérieure de plus en plus rageuse et irrépressible. Détaillée et viscérale, l'engagement de l'interprète convainc de bout en bout.

Puis la **Mélodie hongroise** s'affirme tout autant en une élocution simple et intimiste. Le pianiste affiche une

élégance altière, celle d'un cavalier au trot, souple et acrobatique auquel le jeu restitue toutes les aspérités et les nuances intérieures. La gestion et le réglages des nuances se révèlent bénéfiques : tous les arrières plans et tous les contrechamps restituent chaque souvenir convoqué. Le rubato est riche de toutes ses connotations en perspective ; le toucher veille au velouté de la nostalgie : chaque nuance fait surgir un souvenir dont le moelleux accompagne dans le murmure l'éloquente fin pianissimo. Quel remarquable ouvrage.

Autant Schubert brille par l'éclat de ses nuances intimes, pudiques et crépusculaires. Autant **Liszt** crépite aussi mais en contrastes plus déclamés.

Le Liszt recompose le paysage schubertien et s'éloigne quand même, de cette sublimation du souvenir qui devient caresse et renoncement ; ici, la digitalité se fait plus vindicative et vibratile ; le claviern d'organique et dramatique, bascule dans une marche prière qui peu à peu s'électrise dans l'énoncé du motif principal. Evidemment l'écriture rhapsodique revendique clairement une libération de l'écriture et un foisonnement polyphonique dont Gaspard Dehane exprime bien le chant plus martelé et comme conquérant ; il en défend le lyrisme des divagations ; éclairant chez Liszt, ce débordement expressif, sa verve délirante dont la spiritualité aime surprendre, dans la virtuosité de son clavier orchestre.

A 8'14, le chant libre bascule dans une sorte de réflexion critique, douée d'une nouvelle ivresse plus souple et lyrique, exprimant la quête des cimes dans l'aigu jusqu'au vertige extatique. Puis le final se précipite en une course vertigineuse (11'38), jusqu'au bord de la syncope et d'une frénésie panique. Le jeu est d'autant plus percutant qu'il reste dans cet agitato que beaucoup d'autres pianistes exacerbent, clair, précis, nuancé, éclatant.

Après la filiation Schubert / Liszt, Gaspard Dehaere cultive une entente intime avec le texte de son grand père, – Henri Queffélec, « **quand la terre fait naufrage** ». A cette source,

s'abreuve l'inspiration du compositeur **Rodolphe Bruneau-Boulmier** qui reprend le même intitulé : fluide et séquentiel, et pourtant jamais heurté ni sec, le jeu du pianiste joue des transparences et des scintillements flottants, expression d'une inquiétude sourde qui se diffuse et se rétracte dans un tapis sonore qui croît et se replie. Ainsi s'affirme le climat incertain d'intranquillité, propre à beaucoup d'œuvres contemporaines d'aujourd'hui dont la nappe harmonique se répand progressivement en crescendo de plus en plus forte, jusqu'à son milieu où le mystère assène comme un carillon funèbre, son murmure dans le noir et le néant... de la mer. Ainsi se précise comme seule bouée d'un monde en chaos, le glas d'une « cathédrale engloutie », cri bien présent et d'une morne volupté. Les couleurs et les nuances du pianiste se révèlent primordiales ici.



A mi chemin de la traversée (au mi temps du cd), nous voici plus riches, d'une écoute mieux affûtée encore pour mesurer les tableaux intérieurs de la **D 959** (prise live) : d'autant que l'interprète se montre d'une éloquence intérieure, mobile, explorant sur le motif schubertien lui-même, toutes les nuances du souvenir ou de climats imaginaires. L'intelligence sensible est vive : elle ressuscite mille et un mouvement de l'introspection rêveuse, nostalgique, grave souvent, toujours ardente. Voici les temps forts de cette lecture profonde et riche, conçue / vécue tel un formidable voyage intérieur.

Le portique d'ouverture affirmé, à l'assise parfaite inscrit ce premier mouvement dans une déclaration préliminaire absolument sereine et déjà le pianiste en exprime les fondations qui se dérobent, en un flux ambivalent, à la fois intranquille et comme prêt à vaciller. Ce trouble en arrière plan finit par atteindre le motif principal dont il fait une confession pleine de tendresse.

Le cantabile et le legato feutré captivent dès ce premier mouvement ; le motif principal n'y est jamais clairement énoncé ; toujours voilé, dérobé tel le tremplin au repli et au secret, en une cantilène aux subtiles éclats / éclairs intérieurs. Le compositeur cultive le surgissement de cette ineffable aspiration à l'innocence, la perte de toute gravité. C'est ce qui transpire dans la réitération du motif réexposé avec une douceur sublime inscrite dans l'absolu de la tendresse.

Plus court, l'andantino peint l'infini de la solitude, un accablement sans issue et pourtant conçu comme une berceuse intérieure qui sauve, berce, calme. Le pianiste inscrit son jeu dans l'allusion et le percussif avec une intelligence globale des climats, sachant faire jaillir toute l'impulsion spontanée, plus viscérale de la séquence plus agitée et profonde.

A 5'38, tout étant dit, la réexposition frôle l'hallucination et le rêve flottant. L'économie du jeu restitue la charge émotionnelle et la profondeur ineffable de la conclusion, entre retrait et renoncement, béatitude morne et désespoir absolu

Quel contraste assumé avec le Scherzo, plus insouciant et même frétilant.

L'Allegretto final est enveloppé dans la douceur, dans un moelleux sonore qui dit l'appel à la résolution de tout conflit. La légèreté et l'insouciance clairement affichées, assumées chantent littéralement sous les doigts caressants du pianiste. Il joue comme un frère, la confession d'une espérance coûte que coûte. Voilà qui nous rend Schubert plus

bienveillant, d'une humanité reconstruite, restaurée, enfin réconciliée. Dont le chant apaise et guérit. Superbe lecture.



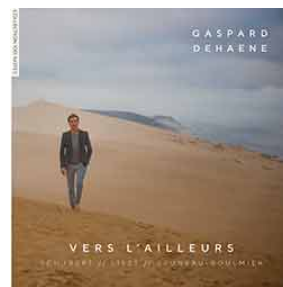
CD, critique. VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier ([1 cd Collection 1001 Notes](#) – programme durée : 1h12 enregistré à Limoges en nov 2018). CLIC de



CLASSIQUENEWS de février 2019. Photos et illustrations : © Martin Trillaud – WAM

ENTRETIEN avec Gaspard DEHAENE, à propos de l'album « Vers l'Ailleurs »...

ENTRETIEN avec le pianiste Gaspard Dehaene. Sur un Steinway, préparé par Gérard Fauvin, le pianiste **Gaspard Dehaene** livre pour le label 1001 Notes, son déjà 2^e album : un programme ciselé, serti de pépites aux filiations choisies et personnelles où rayonne l'esprit libre du voyageur, de Schubert à Liszt, et de l'explorateur entre terre et mer, selon la passion de son grand-père, l'écrivain Henri Queffélec avec la pièce de Bruneau-Boulmier. Ce nouveau cd est une invitation au plus beau des voyages : par l'imaginaire et le songe. Entretien pour classiquenews afin d'en relever quelques clés. LIRE notre entretien avec Gaspard Dehaene, pianiste.



VIDEOS

VOIR aussi le teaser du CD Vers l'Ailleurs par Gaspard Dehaene :

<https://www.youtube.com/watch?v=KoAlipMdBYQ>



VOIR le CLIP vidéo ANDANTINO de la Sonate D959 de Franz SCHUBERT par Gaspard Dehaere



Programme VERS L'AILLEURS

FRANZ SCHUBERT (Arr. FRANZ LISZT)

« Aufenthalt »

« Auf dem Wasser zu singen »

FRANZ SCHUBERT

Mélodie Hongroise

FRANZ LISZT

Rhapsodie Espagnole

RODOLPHE BRUNEAU-BOULMIER

« Quand la terre fait naufrage »

FRANZ SCHUBERT

Sonate D 959 en la Majeur (Live)

Allegro / Andantino / Scherzo : allegro vivace / Allegretto

Prise de son, mixage et mastering : Baptiste Chouquet – B media

Photos : Martin Trillaud – WAM

Création graphique : Gaëlle Delahaye

Production : Collection 1001 Notes

Piano : Gérard Fauvin

CD – Enregistré en novembre 2018 à Limoges

www.gasparddehaene.com

PROCHAINS CONCERTS 2019 **de Gaspard DEHAENE**

12 avril : Narbonne – Violoncelle et piano, avec le violoncelliste Damien Ventula

14 avril : Bruxelles, Belgique – Concert en sonate piano / alto, avec l'altiste Adrien Boisseau

03 juin : Les Invalides, Paris – Concert partagé avec Anne Queffélec

05 juin : Maison du Japon, Paris

23 juin : Festival de Nohant

12-14 juillet : Folle Journée à Ekaterinburg, Russie

25 septembre : Carnegie Hall, New York

02 octobre : Tokyo, Japon – Récital au Toyosu civic center hall

PLUS D'INFOS :

<https://festival1001notes.com/collection/projet/vers-lailleurs>